

VENERIE





Photo - St. Levoye

le Rallye Bretagne





Paimpont !

Paimpont au cœur de la légende arthurienne, Paimpont haut lieu mythique : tombeau de Merlin, fontaine de Barenton dont seuls les cœurs purs trouveront la clairière, Val-sans-retour au nom prédestiné, Paimpont et ses châteaux : Trécesson, Comper, Ponthus et son hêtre célèbre mais aussi Paimpont et son abbaye multi-séculaire, Paimpont et ses étangs : Pas-du-Houx, Charrière-Marquée, les Forges, le Perray et bien d'autres. Sites profonds qui s'imprègnent, comme leur sol et leurs bois, de la joie ou de la mélancolie des jours, de la couleur du temps. On y chasse le rêve aussi bien que le gros gibier.

Dans ce décor millénaire, découpé, creusé, où schistes et granits crèvent à tout endroit les apports de l'humus, passent la meute ardente, les cavaliers bleus de roi au revers et gilets de velours amaranthe, galonnés de vènerie, les culottes blanches et bottes à revers des maîtres, les culottes bleues et bottes noires des hommes ; une hure de sanglier, ceinte de la devise : «Bretagne» jaillit des bou tons, or pour les maîtres, argent pour les piqueurs.

Histoire

Le Rallye Bretagne est issu, par filiation ou parenté continue, de l'Équipage Pioger-Trogoff, fondé en 1865 pour chasser le loup et le sanglier dans la région de Redon. Le Vte Victor de Pioger habitait Beaumont-en-Redon, son beau-frère et associé, le Cte Charles de Trogoff, résidait à la Giraudais en Bains-sur-Ourst. Le «père Charles», maigre, voûté, avec une longue barbe, chevauchait un puissant normand nommé Cœur de lion ; le «père Vic-

tor» était, lui, de silhouette massive. En 1920, la «direction» du Vautrait passa à Yvonnick de Saint Germain.

L'équipage couplait alors fréquemment avec celui de la Driennaye au Vte du Bouëxic. Ce dernier mit bas en 1925 et rejoignit le Rallye Bretagne. Il en fut de même de l'équipage de la Forêt neuve à MM. Alain et Patrick de Foucher. Les sangliers se faisant rares dans les boqueteaux voisins de Redon, il fallut se «retourner» comme on disait à l'époque. Le

Cte Yvonnick fut l'homme des circonstances et il se retourna en effet. Ce fut vers les propriétaires de Paimpont, le Cte et la Ctesse Le Gualès de Mézaubran et M. Louis de Clerville. Avec eux il fonda le Rallye Bretagne.

Les premiers maîtres d'équipage furent donc le Comte et la Comtesse de Saint Germain, les associés, le Comte et la Comtesse Le Gualès de Mézaubran, M. et Mme Louis de Clerville, le Comte et la Comtesse de Prunelé.

Leurs chiens étaient les descendants de l'équipage Pioger-Troff. Dans l'association, le «père Victor» était l'éleveur. Formes et qualités, ses chiens étaient fameux. L'origine en venait des célèbres Persac de M. Emile de la Besge et d'une chienne vendéenne de M. de Lespinay. Une des gloires de l'Equipage Levesque, «Sobriquet» vint également dire son «mot». Quelques croisements furent effectués avec les chenils Robineau, du Joncheray et d'Andigné. Vinrent s'y ajouter, dès 1925, les chiens de l'équipage de la Driennaye et ceux de l'équipage de la Forêt Neuve. Le Comte de Jacquelin-Dulphé (Maurice) chassait déjà le sanglier à Paimpont en 1919. Il rejoignit le Rallye Bretagne avec son lot de chiens lorsque son beau-père Roger du Pontavice, ne supportant plus de voir ses beaux «blancs et noirs» décousus à longueur de temps, se retira pour chasser le chevreuil en remontant l'Equipage de Paimpont dont il fut le maître jusqu'à sa mort en 1932. L'équipage de Paimpont démonta, les chiens d'âge furent vendus et les jeunes donnés au Rallye Bretagne par son fils Jean et sa fille Alix (Ctesse de Jacquelin-Dulphé).

Plus tard, des achats furent effectués chez le Marquis du Luart et le Baron



Photo : collection Ph. de Jacquelin

Lanouée, St-Hubert 1956. de g à dr : MM. de Jacquelin, de Saint-Germain, de Clerville, de Prunelé, de Farcy

fut blessé 21 fois. A la déclaration de la guerre 39/45, il y avait 90 anglo-poitevin-saintongeais au chenil et quelques anglais. La remonte se faisait au chenil. Ensemble magnifique, brave, chassant naturellement en meute et rapprochant de même. Avec ça une musique du diable ! Les chiens sont servis par Robert Potel dit «Daguet», premier piqueur, trompe exceptionnelle, auteur des «Adieux de Frenais», et par Henri, valet de chiens à pied.

eut à louer ! Ce qui l'amenait à Paimpont, Lanouée, Lorges, Lucinière, la Hunaudaye, la Bourdonnais, le Bois-au-Voyer, la Driennais, Beaucel, la Hattais, la Molière, le Bot.

Tous les ans, le Rallye Bretagne effectuait un ou deux déplacements au Gâvre sur l'aimable invitation de M. Etienne, maître d'équipage de l'Equipage de Briord et couplait régulièrement avec lui lorsqu'il venait à Paimpont.

Dans les fourrés de Paimpont ou du camp de Coëtquidan, les sangliers sont très durs et tiennent cinq ou six heures. Partout ailleurs, le débucher est la normale mais dans un pays fortement profilé, aux vallées encaissées, aux eaux vives et au nombreuses inondations !



de Izayre. M. André Morel voulut bien céder à l'équipage le célèbre étalon anglais «Steadfast». Par une certaine «Fredaine» naquirent des chiens remarquables dont «Jupiter», «Jarnac» et «Java» furent les plus illustres. «Jupiter», estropié par un sanglier et privé d'une patte, rapprochait gaiement pendant une heure, deux s'il le fallait ! «Jarnac»

Ambiance

Rien de spécifiquement mondain, mais une réunion simple d'amis qui chassent de bon cœur, se reçoivent sans façon. Une cordialité de bon aloi valait au Rallye Bretagne d'être invité dans tous les environs. Pas une forêt, pas un bois qu'il

En 1939, lors d'une des dernières chasses avant la guerre, un cochon passa sept fois la Vilaine avant d'être servi près de Port-de-Roche. Le Rallye Bretagne découpla aussi dans le massif forestier Saint-Mars-Ance-nis-Vioreau, territoire de l'Equipage Levesque.

LE RALLYE BRETAGNE

Suite...

Puis, ce fut la guerre...

Pendant la guerre

En 1939, il y avait 90 chiens au chenil : 70 bâtards anglo-poitevin-saintongeais et 20 anglais. Il fallut malheureusement en « piquer » une cinquantaine. Le reste fut réparti pour une vingtaine au Trécouët chez le maître d'équipage et autant chez le Cte de Jacquelin-Dulphé (Maurice) au Val en Campel. Ces pauvres survivants étaient sortis tant bien que mal, de temps à autre, sur la voie du renard, aussi bien à Trécouët qu'au Val. Il ne manqua pas de mauvaises langues pour trouver scandaleux qu'on pût continuer, en période de restriction, à entretenir une meute (même réduite) de chiens ! Ceux-là même furent les plus ardents à vouloir rechasser au plus vite dès la fin du conflit !

Après la guerre

Il faut reconnaître que si l'équipage a pu rechasser très vite dès la fin de la guerre nous le devons au Cte de Saint-Germain qui, d'un exceptionnel optimisme, ne s'était jamais laissé abattre ni aller à la morosité. Aussi dès le 3 novembre 1945, jour de la Saint Hubert, Robert Potel, dit «Daguet», étant rentré de captivité, le Rallye Bretagne, parti à cheval du Val, prend à Caurrouët, pour sa 1ère chasse, un bon ragot, servi par le Cte Jacques de Jacquelin-Dulphé, juste récompense des efforts consentis.

Le maître d'équipage est le Cte de Saint-Germain, il a comme associés : le Cte et la Ctesse Le Gualès de Mézaubran, M. et Mme de Clerville ; le Cte de Prunelé, propriétaire de Trécession et le baron Antoine de Dampierre.

Le chenil est aux forges de Paimpont et se compose de 70 anglo-français tricolores. La meute est servie par «Daguet»(Robert Potel) et «Débucher». Ils constitueront un duo de trompes rarement égalé et admiré de tous sur les terrains de concours de l'époque.

Le territoire comprend la forêt domaniale du Gâvre (4.500 ha), en Loire-Atlantique, les forêts

privées de Paimpont (8.000 ha), la Driennaye, le Bois-au-Voyer en Ille et Vilaine, La Haridouinaye, Theillay (2.600 ha), Vioreau et Forêt-Pavée en Loire-Atlantique, Lanouée (5.000 ha) et Quénécan (3.000 ha) en Morbihan, le Parc Soubise (2.000 ha) en Vendée et Lorges (2.000 ha) dans les Côtes-du-Nord. Soit un total de plus de 25.000 ha de forêts privées. L'équipage effectue quelques déplacements en forêt de Sillé-le-Guillaume où il couple avec l'équipage Kermaingant et se rend régulièrement à la Bretesche où il fait de superbes chasses de sanglier. Au Gâvre, il couple régulièrement avec l'équipage du colonel de Boisfleury, jusqu'en 1980. Ce territoire est très dur et très accidenté, principalement constitué de nombreuses et récentes plantations de résineux et de vastes et épais fourrés d'ajoncs entrecoupés de taillis sous futaie. Il est donc assez difficile d'être «aux chiens» qui doivent bien souvent se débrouiller seuls. Le sol est généralement schisteux.

De nos jours

Depuis 1975, le Cte Georges de Jacquelin-Dulphé assure les fonctions de maître d'équipage, associé à son frère Roger. Les chasses ont lieu 2 fois par semaine, généralement le mardi et le

samedi et l'équipage prend une quarantaine d'animaux par an, cerfs et sangliers confondus. Le chenil est au Val, propriété du maître d'équipage et depuis la retraite de René en 1998, les chiens sont servis par Frédéric Grasland, dit «La Feuille».

La forêt domaniale du Gâvre est gérée par l'association des «Amis de la forêt du Gâvre» dont la responsabilité a été donnée à M. Jean Paland, seul interlocuteur au moment des adjudications pour les animaux de grande vénerie. Il y représente les intérêts des deux équipages : Rallye Bretagne et Equipage de La Bourbansais.



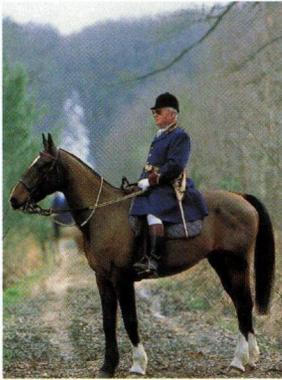
Robert Potel dit «Daguet»

Ph. de Jacquelin-Dulphé





M. Jacques de Jacquelin



M. Georges de Jacquelin



M. Roger de Jacquelin



M. Marc de Jacquelin

Interview du Comte Georges de Jacquelin-Dulphé, Maître d'Equipage

Photos : S. Levoye

Ph. de Jacquelin-Dulphé : Vous avez, avec vos quatre frères, chassé deux fois par semaine toute votre vie, pouvez-vous nous décrire votre enfance et l'ambiance «Vènerie» qui régnait au Val ?

G. de Jacquelin-Dulphé : Je dois commencer par dire que ma mère est née Pontavice, fille de Roger du Pontavice, maître d'équipage de l'équipage de Paimpont du début du siècle. Il habitait La Bassardaine où était le chenil et où nous passions mes frères

et moi nos vacances. Avant 1914, mon grand-père paternel suivait déjà à cheval les chasses de l'équipage de La Driennaye et mon père possédait lui-même un petit équipage d'anglo-poitevins avec lesquels il chassait renards et lièvres autour du Val et couplait avec tous les équipage venant chasser le sanglier à Paimpont ainsi qu'avec le Comte Foucher de Carheil, Maître d'Equipage de l'Equipage de la Forêt Neuve. Ma tante Gabrielle était maître d'équipage du Rallye Limoëlan et chassait





Photo : S. Levoye

sangliers, cerfs et chevreuils dans les plus grands massifs forestiers bretons. Je suis donc né au son des trompes et toute mon enfance fut bercée des cris des chiens, des départs pour la chasse, du martèlement des pieds des chevaux sur le pavé et de l'odeur des cuirs à la sellerie. J'ai eu la chance aussi de côtoyer des piqueurs illustres tels Prosper de l'équipage de Briord ou Chaumillon de l'équipage de Paimpont (Pontavice).

Ph.de J-D : Vous avez été à l'origine de l'implantation du cerf à Paimpont, pouvez-vous nous en dire deux mots ?

G. de J-D : Administrateur de la Fédération des Chasseurs d'Ille et Vilaine, son Président m'avait demandé de m'en occuper. Je reçus un avis très favorable de M. de Saint-Germain, beaucoup plus mitigé de la part des propriétaires ! De mémoire d'homme, on n'avait jamais eu

connaissance de cerfs à Paimpont ! Ce qui n'était que partiellement vrai car en 1888, l'équipage de Fresnay au Cte François de La Rochefoucauld, prit en 2 chasses un cerf et une biche lâchés l'année précédente. Dans les années 54-55, nous avons implanté 6 cerfs venant de Chambord. Nous en avons connaissance régulièrement en faisant le bois, mais nous interdisions de les chasser. Le premier cerf jamais pris à Paimpont le fût en décembre 1956. Depuis nous y prenons régulièrement une quinzaine de cerfs par saison. Et on peut maintenant estimer le cheptel de grands animaux à 200, hors camp de Coëtquidan.

Ph.de J-D : Chacun sait que vous avez pris une part prépondérante dans l'élevage au Rallye Bretagne, quel type de chien préférez-vous ?

G. de J-D : il y a toujours eu des chiens au Val et M. de Saint-Germain m'a toujours fait confiance

dans ce domaine. Nous avons eu des chiens tout à fait exceptionnels, Aramis (par Usage et Vestale) fut pour moi le plus grand, même si mon frère Roger ne partage pas mon avis. Il avait toutes les qualités : très chasseur, excellent limier aussi bien que rapprocheur, et remarquable nageur (il traversa un jour le barrage de Guerlédan, large de plus d'1 km) et prit un cerf absolument tout seul le 22 mars 1975 au Gâvre. A ma connaissance, il n'a jamais manqué un hallali. Mais nous en avons eu bien d'autres. Par contre, j'ai pris dans ma carrière près de 700 cochons et je suis très sceptique sur le chien de change dans cette discipline. Pour en revenir à l'époque actuelle, je pense que l'équipage a maintenant un lot de chiens bien rôdé dans la voie du cerf, vite et très criant, du moins c'est ce que disent ceux qui viennent nous voir chasser. Alors, vous dire le type de chien que j'aime ? j'ai les chiens que j'aime !

LE RALLYE BRETAGNE

Suite...

Ph.de J-D : N'êtes-vous pas un peu nostalgique du temps où l'on pouvait faire de magnifiques rapprochers ?

G. de J-D : Bien sûr que j'en suis nostalgique. Ce pendant le «rapprocher» ne se justifie qu'au sanglier. Jadis nous prenions trente cochons par saison et quelques rares cerfs. Les sangliers faisaient des nuits gigantesques et il était totalement impossible des les rembucher dans un mouchoir de poche. Ceci imposait l'utilisation de rapprocheurs. Ainsi nos chiens rapprochaient les cerfs que nous avions.

Maintenant on ne chasse presque exclusivement que le cerf et le «rapprocher» ne se justifie plus. Découpler derrière des rapprocheurs est une chose

extrêmement délicate pour peu qu'on tombe dans le change. Je préfère faire une bêtise en début de chasse que derrière un animal déjà échauffé ! C'est pourquoi j'ai toujours été contre les relais de chiens. Et puis on ne peut plus se permettre d'attaquer à 15h ou 16h, avec tous les problèmes que pose la circulation si on laisse des chiens en forêt à la tombée de la nuit. Le rapprocher reste une des plus belles phases de la vènerie. Je suis le premier à faire sonner une retraite de grâce ou à refuser d'attaquer au risque de faire «grognier» ceux qui n'ont qu'à descendre de cheval pour rentrer chez eux !

Ph.de J-D : Alors, couteau ou carabine ?

G. de J-D : Il faut vivre avec son temps

et Dieu sait si nous en avons servi, mes frères et moi des animaux au couteau... Mais je suis sans état d'âme, lorsqu'un animal est aux abois en débucher, dans un endroit difficile, c'est un devoir que d'utiliser une carabine. On ne le faisait pas autrefois. Pourquoi ? Parce que nous n'en avions pas... il n'y avait pas de voiture pour nous en apporter... et nous n'étions bien souvent que deux ou trois aux abois, nous n'avions que nos couteaux. Jamais on ne serait servi d'une lance ! Ceci dit, sauf de très rares exceptions, à l'équipage, les animaux sont servis au couteau, j'y vois une marque d'honneur et de respect pour l'animal que nous avons mis aux abois.

Ph.de J-D : Pouvez-vous nous dire un mot de l'équipage ?



G. de J-D : Nous sommes un équipage fondé sur une association de type loi 1901, mais je dois dire que nous avons toujours préconisé l'aspect familial et amical de gens passionnés. Je me réjouis de voir encore nombre de descendants de ses fondateurs présents à nos laisser-courre : les Levesque, Trogoff, Pioger, Pontavice, Le Gualès, tous les grands noms de la vènerie bretonne. Je me réjouis aussi de voir tous les jeunes qui assureront la relève. Nous nous efforçons aussi de chasser suivant les traditions qui nous ont laissés nos parents.

Ph.de J-D : Pouvez-vous nous parler des hommes de vènerie ? Nous vous savons très lié à «René» et qu'avec l'aide de votre frère Roger, vous avez formé «La Feuille». Comment concevez-vous le métier de piqueur ?

G. de J-D : Le métier de piqueur est un métier excessivement difficile, il faut vraiment être passionné pour tenir toute une carrière. Un piqueur doit faire «un» avec son maître d'équipage, il doit être chasseur, avoir le sens de la chasse, aimer ses chiens, aimer l'élevage, monter à cheval pour pouvoir passer partout par tout temps, être courageux, tenace dans la difficulté, d'une condition physique hors norme. Il doit être disponible, à la chasse comme au che-

nil, serviable, dévoué et alors si en plus il est une bonne trompe ! Je dois dire effectivement que René fut pour moi plus qu'un piqueur.

Ph.de J-D : Que détestez-vous le plus à la chasse ?

G. de J-D : Quand tout va mal... quoi...

Ph.de J-D : Qu'est-ce qui vous enchante le plus à la chasse ?

G. de J-D : Je dois dire, au risque de choquer quelques-uns que je chasse pour prendre. Quand je fais le bois le matin, je n'ai qu'une idée en tête : rembucher un animal, lorsque je l'ai rembuché, je ne souhaite qu'une seule



LE RALLYE BRETAGNE

Suite...

chose, c'est de l'attaquer et, lorsque c'est fait, de le chasser pour le prendre le plus régulièrement possible.

Ph.de J-D : Quel est votre meilleur souvenir de chasse ?

G. de J-D : J'en ai bien sur beaucoup, à mon âge, étant dans le trio de tête des maîtres d'équipage les plus anciens en activité, j'ai pris ou vu prendre plus de 2.000 animaux depuis 1945 et depuis que M. de Saint Germain m'a passé le fouet en 1975, j'ai pris comme maître d'équipage, je crois, à la fin de cette saison plus de 750 cerfs et plus de 200 sangliers, il m'est donc difficile de faire un choix, mais très certainement un superbe rapprocher de cochon avec comme récompense une magnifique attaque. J'ai en tête un bon ragot de 170, attaqué sur ma brisée au Bois-au-Voyer et pris près de Pléchâtel, après un débucher de plus de 71 km ! Il nous tua deux chiens et le cheval du Comte de Pontfarcy s'arrêta en route !

Ph.de J-D : Et le plus mauvais ?

G. de J-D : C'était à Lucinière où nous avons chassé un gros cochon qui déboucha sur Ancennis, c'était en plein mois de janvier, il faisait peut-être -10°C ! Nous avons laissé aller notre cochon et à cette époque, pas question de voitures, on retraitait à cheval ; il devait être minuit lorsque nous arrivâmes à Lucinières, René et moi, nous étions transis, à jeun depuis le matin, j'avais les pieds tellement gelés que René dû couper au couteau mes bottes de vènerie pour que je puisse les enlever !

Ph.de J-D : Quel est, pour vous, votre maître de vènerie ?

G. de J-D : Je risque de vous surprendre, mais mes «maîtres» furent essentiellement des piqueurs. Chamillon de l'équipage de Paimpont était tout à fait remarquable, une référence de tout 1er ordre en matiè-

re de chevreuil, il avait toutes les qualités que j'ai exposées au-dessus. Robert Potel dit «Daguet» m'a beaucoup impressionné, c'était un valet de limier exceptionnel, vaillant devant les sangliers les plus méchants, il devint un piqueur de cerf comme je n'en ai que très rarement rencontré, formé au Rallye Combreaux, il avait été second piqueur à Cheverny. Il m'a beaucoup appris. Je l'admire d'autant plus qu'il a su former «René» qui devint un piqueur en tout point remarquable qui a partagé beaucoup de mes joies de veneur. Actuellement «La

Feuille», encore jeune, me convient parfaitement, il possède toutes les qualités pour devenir, avec un peu d'expérience, l'égal de ses Anciens.
Ph.de J-D : Quels conseils donneriez-vous à une jeune «futur veneur» ?

G. de J-D : De rester calme, de ne pas chasser pour parader, d'observer les «anciens», de regarder les piqueurs et de les écouter. De regarder les chiens travailler dans les défauts, de les connaître et de leur faire confiance. De rester modeste et de douter souvent, ne jamais être sûr de tout.



Photo : S. Levoye



Photo : S. Levoye

M. Jean Paland

La chasse n'est que l'aboutissement de ce qui se passe en amont donc venir au chenil, venir faire le bois, connaître ses forêts, aimer la belle vènerie et garder ses traditions. N'accepter de ne venir chasser qu'avec une tenue impeccable, un cheval pansé, des cuirs et des cuivres astiqués, c'est cela aussi être un veneur.

Ph.de J-D : Enfin, dernière question : est-il vrai qu'étant maire, il vous est arrivé de célébrer des mariages en tenue de vènerie ?

G. de J-D : j'ai été maire pendant 42 années, lieutenant de louveterie, administrateur de la fédération et



Photo : S. Levoye

M. Jean Paul Blais

membre de la commission du plan de chasse pendant 40ans, président de très nombreuses associations, j'ai donc eu beaucoup d'occupations. Il vrai que j'ai pu parfois faire le bois le matin, revenir à la mairie pour

célébrer un mariage et être au rendez-vous avec un peu de retard. J'ai fait la même chose pour des enterrements. J'avais un pantalon très large que j'enfilais sur ma culotte blanche et mes bottes, un grand manteau par-dessus et puis voilà ! Mais en tenue de vènerie, il ne faut pas pousser quand même !

Ph.de J-D : Vos derniers mots sur le sujet ?

G. de J-D : Ce serait pour remercier tous les propriétaires de forêts qui nous accueillent chez eux : la famille Levesque à Lanouée, les Le Gualès et le groupement forestier à Paimpont, les Rabusson-Corvisard à Brocéliande, les «Amis du Gâvre» qui gèrent au Gâvre la chasse des grands animaux. Je ne saurais oublier quelques disparus avec lesquels nous avons d'immenses souvenirs : Mme de Largentaye à Lorges et M. le Cte de Chabot au

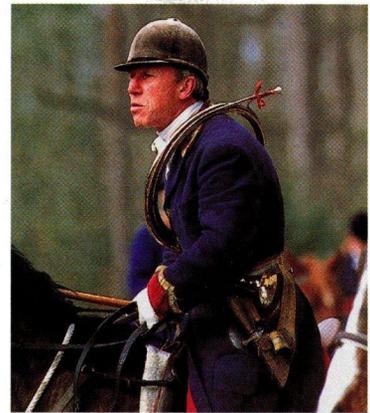


Photo : S. Levoye

M. Bernard Chappée

Parc-Soubise, le colonel de Boisfleury au Gâvre. Et puis les «sans grade» qui nous font le bois ici ou là, je ne les nomme pas tous, ils se reconnaîtront. Et bien sûr pour me féliciter de la très bonne entente qui règne entre le Rallye Bretagne et l'Equipage de La Bourbansais dans le partage des cerfs du Gâvre et de Lanouée.

René, piqueur du Rallye Bretagne

de 1952 à 1988

Ph. de Jacquelin-Dulphé :
Comment êtes-vous venu à la Vènerie ?

René : J'ai été presque élevé au Val chez le Cte de Jacquelin (Maurice) où mon père était cocher. Nous avions une petite ferme dont les terres touchaient celles du Val. Ne pouvant rester à la ferme, j'ai été employé comme «homme à tout faire» et à mon retour de régiment, M. de Jacquelin cherchait un homme pour s'occuper des chevaux, je suis entré comme palefrenier. Puis au départ de Daguët, j'ai été second piqueur de Débucher de 1953 à 1956, lui succédant à cette date.

Ph. de J-D :
Quelle est pour vous la qualité essentielle d'un bon piqueur ?

R : Il faut «aimer les chiens pour la chasse ou la chasse pour les chiens» comme le disait M. de Falandre et être passionné. Je dirais aussi une très grande disponibilité, surtout en période de chasse où les journées sont longues, parfois très longues. Elles ne s'achèvent qu'à la nuit tombée car les soins aux chevaux et aux chiens passent toujours avant le repos du maître. Ainsi le

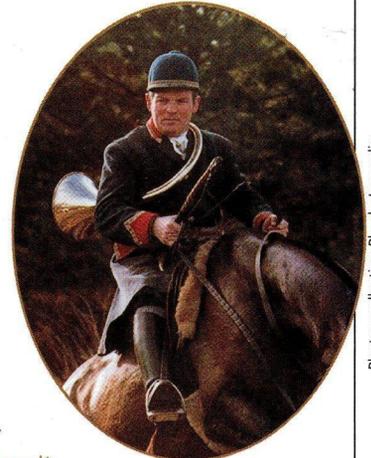


Photo : collection Ph. de Jacquelin

LE RALLYE BRETAGNE

Suite...

veut le service de l'équipage. Tôt levé, tard couché, c'est la règle. Ce métier est peut-être plus facile maintenant, à mon époque, il fallait parfois faire 20 km à cheval pour rejoindre le rendez-vous et retraiter de même le soir.

Ph. de J-D : Parlez-nous de vos relations avec les chiens ?

R : Le piqueur veille au bon état sanitaire et moral des occupants du chenil. Il sélectionne, élève et entraîne les jeunes chiens, dans ce domaine, j'ai toujours travaillé en grande confiance avec M. Georges. Le piqueur répare aussi les innombrables plaies et bosses, inévitables lorsque l'on chasse deux jours par semaine : animaux qui boitent, éventrés par des sangliers, fatigués ou malades. Il faut savoir qu'un chien de vènerie est un professionnel de la chasse, c'est un athlète dont les performances reposent sur une parfaite condition physique, il faut les traiter comme tels.

Ph. de J-D : Oui, mais le chien ça a été plus pour vous ?

R : Pour conduire l'outil de travail au maximum de ses possibilités, je me suis toujours efforcé d'allier la souplesse à l'autorité, de vivre en parfaite harmonie avec mes protégés. J'ai effectivement connu de grandes complicités avec mes chiens, une sorte d'entente secrète entre eux et moi.

Ph. de J-D : Quelle est à vos yeux la qualité essentielle d'un chien d'ordre ?

R : La finesse de nez. J'aime aussi qu'il soit entreprenant dans les défauts. S'il est chasseur de lui-même, toutes les autres qualités suivront. Sur le plan esthétique, je les aime bien bâtis avec un bon rein.

Ph. de J-D : Parlez-nous de vos relations avec les divers «patrons» que vous avez servis.

R : J'ai toujours eu de bonnes relations avec mes «patrons». M. le Cte de Saint-Germain n'était pas difficile ! J'ai beaucoup de respect pour lui, c'était un grand monsieur dans la tradition d'autrefois. J'avais beaucoup plus à faire avec M. Georges ; c'est lui qui s'occupait de moi, des chevaux, des chiens et de toute la logistique de l'équipage. Il venait quasiment tous les jours me voir au chenil. Je l'ai beaucoup aimé et l'aime encore beaucoup. Il y a bien sûr eu quelques «petits coups de gueule» en chasse mais jamais rien de méchant et comme c'est lui qui m'a élevé en vènerie, il faut bien un professeur !

Ph. de J-D : Que vous reste-t-il après 50 années passées au service de l'équipage ?

R : Que des très bons souvenirs ! Un métier que j'ai exercé avec passion, je ne regrette rien et, malgré la difficulté, dès maintenant je serais près à le refaire.

Je voudrais aussi remercier M. Georges qui met encore un cheval à ma disposition pour me permettre de suivre et de m'avoir laissé mon vieux cheval, Léopard avec lequel j'ai fait bien des saisons et qui fait bien des saisons et qui fait, à la chasse, la joie de mes petits-enfants. Je remercie aussi l'équipage de les accueillir à bras ouverts.



«La Feuille piqueur du Rallye Bretagne»





Ph. de J-D : Comment êtes-vous venu à la vènerie ?

La Feuille : Mon père habitait Bovel (à 3 km du Val) et depuis tout jeune il voyait passer «Daguet» avec l'équipage et retraiter le soir en sonnant de la trompe. Il n'avait qu'une idée : que je devienne piqueur. Puis je fis l'école des palefreniers de Laval et effectuais mes stages d'application au Val où j'ai appris à m'occuper des chevaux et des chiens. Je suivais toutes les chasses dans la camionnette de M. Jacques, je lui dois beaucoup en matière de vènerie. J'ai aussi appris à monter à

cheval et à sonner de la trompe.

Ph. de J-D : Depuis combien de temps êtes-vous au service du Rallye Bretagne ?

La Feuille : J'ai d'abord été le second de René, il y a une quinzaine d'années, et la première fois que je suis monté à cheval ça a été pour ramener le cheval de M. Roger, très grièvement blessé par un cerf à Paimpont en 1981.

Ph. de J-D : Vous avez pris 40 animaux l'an dernier, 39 cette année, à quoi attribuez-vous ce succès ?

La Feuille : On en prend autant qu'avant, René m'a laissé un lot de chiens remarquable qui est peut-être un peu plus vite.

Ph. de J-D : Parlez-nous de vos chiens

La Feuille : La remonte se fait essentiellement par l'élevage, sous l'œil de M. Georges, tous les ans une vingtaine de chiens rejoignent le chenil. J'ai actuellement un chien tout à fait remarquable : Maraudeur, exceptionnel chien de change. Nous avons eu aussi un chien excellent,

LE RALLYE BRETAGNE

Suite...

1/4 de loup : Jappeloup qui nous a fait prendre bien des cerfs.

Ph. de J-D : Quelle est votre qualité principale ?

La Feuille : Peut-être mon calme et la connaissance de mes chiens.

Ph. de J-D : Et votre principal défaut ?

La Feuille : Paradoxalement, je «gueule» peut-être un peu trop et manque sans doute encore de «perçant».

Ph. de J-D : Quel est votre maître en matière de vènerie ?

La Feuille : M. Jacques m'a énormément appris quand je suivais en camionnette avec lui. Je n'ai que 37 ans et me sens encore bien petit par rapport à Robert Potel ou René, mais en chasse, j'apprends tous les jours au contact de M. Roger. C'est pour moi mon maître de vènerie du cerf et un excellent valet de limier. Au Val, j'ai tout appris : du cheval aux chiens en passant par la chasse et mon métier de piqueur.

Ph. de J-D : Comment se passent vos relations avec vos «patrons» ?

La Feuille : Ce n'est plus une question de «patron», j'ai vraiment l'impression de faire partie de la famille Jacquelin, je leur dois tout : mon

métier, ma passion.

Ph. de J-D : Et vous, Madame Graland, pas trop dur d'être femme de piqueur ?

Mme G. : Le plus difficile, c'est la vie de famille, les absences sont nombreuses et puis il y a la mauvaise humeur du «chef» les soirs de chasse quand ça n'a pas marché ! Pas la peine de lui poser de question ! Mais c'est son métier, sa vie, sa passion, il me l'a un peu communiquée même si je ne viens pas souvent à la chasse.

Notre fille Marie l'aide déjà bien au chenil.

